82. Val-Richer, Lundi 9 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Autoportrait, Interculturalisme, Poésie, Portrait (Dorothée), Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document *est une réponse à :*

 85. Paris, Dimanche 8 juillet 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1838-07-09
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitOn m’a reproché d’être dédaigneux.
PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 289, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/99-103.

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°82. Lundi 9 Juillet, 7 heures

On m'a reproché d'être dédaigneux. J'en fais pénitence. Je vis ici Dieu sait à quelle distance de ma vie intérieure, habituelle. C'est la faute de notre état social et la loi du gouvernement représentatif. Vous n'avez jamais éprouvé cela. Je me trompe. C'était là votre, condition, et aussi votre sentiment quand vous êtes retournée à Pétersbourg. Les petits jeux de l'intérieur du Palais, votre étonnement de l'étonnement que vous avez excité autour de vous le jour où vous avez dit quelques mots de politique à dîner. Votre impossibilité de causer vraiment avec personne votre mal aise dans cette atmosphère pesante et inférieure, c'est le pendant de mon mal. Seulement vous aviez affaire à un Empereur, moi à des électeurs. Peu importe. Vous plaisiez à votre Empereur. Je plais aussi à mes électeurs. Je soupçonne même que je me prête à leurs affaires, à leurs conversations, avec moins d'effort et d'ennui que ne vous en imposaient les brusques fantaisies, ou les grosses gaietés impériales. Je ne connais personne qui sache moins descendre que vous.
Dans votre sphère, quand vous vous sentez en parfaite harmonie avec les situations, les idées les sentiments, les habitudes, les manières qui vous entourent vous avez l'esprit singulièrement animé, fertile souple ; vous êtes pleine de facilité, de laisser aller. Mais vous ne pouvez pas du tout vous dépayser. Sur tout autre échelon, dans tout autre air, vous êtes comme sous la machine pneumatique, mal à l'aise, froide immobile. Vous êtes, en fait, d'élévation et de tous les genres d'élévation, ce qu'on appelle aujourd'hui une spécialité. Vos habitudes sont devenues, votre nature. Restez comme vous êtes. Ce que vous avez me charme, et je ne vous désire point ce qui vous manque.
Je suis bien aise qu'Emilie Flahaut se marie bien. Mais c'est triste d'épouser un mari qui mourra dans deux ans. Si elle l'aime ? Est-ce qu'il est menacé de la maladie de Lord Kerry ? Qu'est devenue Lady Kerry ? Est-elle morte aussi ? Elle avait bien un air à mourir. Je n'ai jamais vu de structure si frêle et de blancheur si pâle. Voilà un singulier effet d'imagination. Je vous croyais en Angleterre. Je vous écrirais à Londres. J'allais vous prier de faire mes amitiés à Lord Landsdown. C'est un souvenir de l'an dernier. Et aussi un effet de ce que depuis quelques jours, vous passez comme vous dîtes, votre vie, en Angleterre. Je la regretterai bien pour vous dans quelques jours.
J'espère que vous verrez aujourd'hui, le Duc de Broglie. Je le désire. Je le verrai après-demain. Que nous sommes enfants ! Nous avons bien raison. C'est la vie que ces enfantillages-là. Je voudrais bien voir ce qu'elle serait si on les en retranchait tous, tous absolument. Mais j'aime mieux les enfantillages de près et sans intermédiaire. Dans un poète persan qui s'appelle Saadi, un voyageur s'arrête auprès d'une fleur : " Fleurs d'un parfum si doux, es-tu la rose ? - Non, mais j'ai vécu près d'elle. "

10 heure ¼

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645?context=pdf

Votre n°85 est bien triste, triste pour vous, triste pour moi. De près, votre tristesse m’est douloureuse de loin intolérable. Mais pourquoi dit-on intolérable quand on tolère ? Et puis, ne m’en veuillez pas d’être triste aussi pour moi. Il faut me pardonner mon immense exigence. Adieu Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 82. Val-Richer, Lundi 9 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-09.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 9 juillet 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645?context=pdf

29

On m'a reproché d'être dédaigneux.
J'en fais pénitence. Je vis ici Dieu sait à quelle distance de
ma vie intérieure, habituelle. C'est la faute de notre état
social et de la loi du gouvernement représentatif. Vous n'avez
jamais éprouvé cela. Je me trompe. C'était là votre
condition, et aussi votre sentiment quand vous êtes retourné
à Pétersbourg. Les petits jours de l'intérieur du Palais, votre
étonnement de l'étonnement que vous aviez excité autour de vous,
le jour où vous avez dit quelques mots de politique à Dîner,
votre impossibilité de causer vraiment avec personne, votre
mal aise dans cette atmosphère pesante et inférieure, c'est
le pendant de mon mal. Seulement vous aviez affaire à
un Empereur, moi à des électeurs. Peu importe. Vous
plaisiez à votre Empereur. Je plais aussi à mes électeurs.
Je soupçonne même que je me prête à leurs affaires, à
leurs conversations, avec moins d'effort et d'ennui que ne
vous en imposaient les brusques fantaisies ou les grossiers goûts
impériaux. Je ne connais personne qui sache moins
descendre que vous. Dans votre sphère, quand vous vous
jetez en parfaite harmonie avec les situations, les idées,
les sentiments, les habitudes, les manières qui vous entourent,
vous avez l'esprit singulièrement animé, fort et souple;

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645?context=pdf

vous êtes pleine de facilité, de laisser aller. Mais vous ne pouvez pas de tout vous dépayser. Sur tout autre échelon, dans tout autre air, vous êtes comme dans la machine pneumatique, mal à l'aise, froide, immobile. Vivez-là, en fait d'élévation, et de toutes les genres d'élévation, ce que on appelle aujourd'hui une Spécialité. Vos habitudes, dans devenues, votre nature. Restez comme vous êtes. Ce que vous avez me charme, et je ne vous désire point ce qui vous manque.

Je suis bien aise qu'Emilie Flahaut se marie bien. Mais c'est triste d'épouser un mari qui mourra dans deux ans. Si elle l'aime ? Est-ce qu'il est menacé de la maladie de lord Kerry ? Quid devenue Lady Kerry ? est-elle morte aussi ? Elle avait bien un air à mourir. Je n'ai jamais vu de structure si frêle et de blancheur si pâle.

Voilà un singulier effet d'imagination. Je vous croyais en Angleterre. Je vous écrivais à Londres. J'allais vous prier de faire mes amitiés à lord Lansdowne. C'est un souvenir de l'an dernier. Et aussi en effet de ce que, depuis quelques jours, vous parlez comme vous étiez, votre vie en Angleterre. Je la regrettais bien pour vous dans quelques jours.

J'espère que vous verrez aujourd'hui le duc de Broglie. Je le désire. Je le verrai après demain. Que nous sommes enfans ! Vous avez bien raison. C'est la vie que ces enfantillages-là. Je voudrais bien voir ce qu'elle serait si on

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645?context=pdf

les se retranchent tous, tous absolument. Mais j'aime mieux les enfantillages de père et sans intermédiaire.

Dans un Poète persan, qui s'appelle Saadi, un voyageur s'arrête auprès d'une fleur : « Vous êtes si parfumée, lui dit-il, que vous devez être ou une rose ? — Non, mais j'ai vécu près d'elle. »

10 h. ½.

Votre N° 85 est bien triste, triste pour vous, triste pour moi. Le pire, votre tristesse m'est douloureuse de loin, intolérable. Mais pourquoi est-elle intolérable quand on la tolère ? Si pour ne rien vouloir pas dire triste aussi pour moi. Il faut me pardonner mon immense exigence. Adieu. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1645?context=pdf